

Temple du Luxembourg  
Samedi 9 janvier 2010

## **La résurrection du Christ est-elle de nature physique ?**

par Joseph Moingt

Le sujet qu'il m'est demandé de traiter devant vous porte expressément sur la nature de la résurrection du Christ, mais inaugure un cycle de douze conférences qui abordent les problèmes de la mort et de la vie après la mort de façon très générale. Pour ce motif, il m'a paru que je ne devais pas restreindre mon sujet à ses aspects exégétique et dogmatique - les récits évangéliques, les annonces apostoliques, leur portée christologique -, mais l'aborder dans son rapport direct avec l'espérance de la vie éternelle, ainsi que le fait saint Paul, qui lie étroitement la foi au Christ ressuscité à la croyance en la résurrection universelle des morts (1 Co 15,12sq). Il ne dit pas que celle-ci est le fondement de celle-là, car l'espérance chrétienne est fondée sur la résurrection du Christ en qualité de "prémices de ceux qui sont morts" (v. 20) ; il veut dire que sa résurrection serait dépourvue de sens, proprement impensable si elle n'avait pas d'effet pour tous les morts : son intelligibilité tient à son universalité. De fait, les disciples ne comprenaient pas Jésus quand il annonçait qu'il ressusciterait trois jours après sa mort (Mc 9,32), car ceux des Juifs qui croyaient à une vie après la mort ne concevaient de résurrection que générale, au dernier jour. L'idée d'immortalité était familière aux Grecs, mais ils ne parvenaient pas à concilier l'idée d'éternité avec celle de la corruptibilité du corps, et c'est sur ce terrain que Paul poursuit sa discussion avec les Corinthiens : "Semé corruptible, le corps ressuscite incorruptible" (1 Co 15,42), en vertu de sa participation à la mort et à la résurrection du Christ. L'idée, l'espérance, la croyance que l'existence humaine ne s'arrête pas à la mort, mais est promise à une destinée éternelle et bienheureuse, avait donc précédé la foi dans la résurrection de Jésus et la rendait pensable et croyable quand elle fut annoncée, tout en laissant subsister de graves difficultés quant à sa "nature physique", ainsi que le laisse entendre l'énoncé de mon sujet. En conséquence, je parlerai, dans une première partie, de l'espérance humaine dans un au-delà de la vie terrestre, source d'intelligibilité de l'idée de résurrection ; et j'examinerai, dans une seconde partie, la nature de la résurrection du Christ sous le rapport de sa crédibilité pour nous aujourd'hui.

### *1. L'espérance d'une vie au-delà de la mort*

Interrogeant les origines lointaines de l'acte de croire, j'ai été frappé de constater à quel point la croyance en Dieu (à dieu ou aux dieux) se fonde dans l'attente, la demande, l'espérance d'un salut. De quel salut ? Oh! du plus simple et du plus nécessaire, du plus immédiat et du plus extensible des saluts : échapper et survivre aux dangers de mort qui surgissent à tout instant et de tous côtés, qu'ils viennent des forces déchaînées de la nature, des prédateurs, des guerres, des famines ou des maladies, ou tout simplement mais essentiellement de la précarité de la vie humaine et du fait que ni l'individu ni le groupe auquel il appartient n'ont la maîtrise des ressources de la vie. L'homme fait l'expérience que la vie lui est donnée, généreusement donnée mais rien que donnée, qu'elle est inépuisable en elle-même mais en constant besoin d'être renouvelée, et il s'éprouve ainsi corrélé à une altérité transcendante, en état de dette et de dépendance à l'égard d'un être divin, source et dispensateur de la vie. Le nom de Dieu - Seigneur, *Kurios* -, le désigne comme celui qui porte la vie et l'engendre, *Kueô* (E. Benveniste). N'étant la propriété d'aucun individu mortel, la vie est perçue comme un jaillissement continu qui se propage et se diffuse verticalement et latéralement à travers une famille, une descendance, une race, à travers toute l'espèce humaine, unissant tous ses membres entre eux par un même lien vital. Ce lien ne s'arrête donc pas à la mort des individus, il perdure entre vivants et morts : ainsi apparaît très tôt et partout, avec les premiers signes de la civilisation humaine, l'espérance d'une vie retrouvée ou prolongée au-delà de la mort, survie perçue comme un partage solidaire et collectif avant d'être conçue par les philosophes grecs comme la participation individuelle à l'immortalité et à la vie bienheureuse de Dieu.

Cette espérance ne naît pas de la peur de la mort, du désir de reprendre la vie perdue, elle s'impose à la façon d'un lien et d'un devoir de solidarité entre individus et générations qui ne reçoivent la vie que pour la retransmettre à leur tour. C'est ainsi que les paysans égyptiens du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère enterraient leurs défunts près des demeures des vivants et mettaient de la nourriture dans leurs cercueils. On peut donner à cette coutume la même signification qu'à l'obligation du don faite par le droit brahmanique dans l'Inde du VIII<sup>e</sup> siècle et ainsi expliquée par un anthropologue : "La chose donnée produit sa récompense dans cette vie et dans l'autre. (...) La nourriture donnée est de la nourriture qui reviendra en ce monde au donateur ; c'est de la nourriture, la même, pour lui, dans l'autre monde" (M. Hénaff). L'espérance que le défunt, descendu dans l'Hadès, revienne à la vie n'exprimait pas exactement le désir d'un au-delà totalement étranger à la vie d'ici-bas, mais plutôt la conscience de la solidarité profonde de l'homme avec l'univers, avec la nature (*phusis*) qui ne cesse de renaître d'elle-même dans le sein maternel de la terre. Ce

lien à l'univers, toutefois, n'empêchait pas la communication avec le monde des dieux, d'où la vie vient à l'homme à travers la nature. Ainsi les mystères d'Éleusis, où s'affirmera avec clarté la croyance à la vie éternelle, aux siècles de l'*Aufklärung* grecque, sont issus du plus ancien culte agraire de l'époque homérique, dans lequel se pratiquait le rite de l'ostension d'un épi de blé moissonné, rite dont un helléniste du siècle passé (Martin Nilsson) éclaire la signification en le rapprochant audacieusement de la parabole évangélique du grain de froment tombé en terre qui porte du fruit en mourant (Jn 12,24).

La croyance en l'immortalité ne se fait jour en Israël qu'avec le livre de la Sagesse, quasi contemporain de Jésus, sous l'influence évidente de la culture hellénistique, et l'on sait que la croyance à la résurrection des morts est, elle aussi, tardive. Ce silence sur l'au-delà n'a pas empêché les écrivains d'Israël de s'affronter à l'énigme de la mort. Car Dieu tire sa gloire de sa création, de la vie qu'il donne à toutes choses ; l'acte créateur est l'activité continue de Dieu de répandre son Souffle sur la terre pour arracher ses créatures à la mort qui les guette et renouveler leur souffle de vie (Ps 104,29) ; les prophètes messianiques entrevoient la restauration finale d'Israël comme l'acte de Dieu de créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle pour assurer à son peuple une subsistance sans fin (Is 66,22) ; aussi la mort est-elle souvent désignée en terme de sommeil, comme si les défunts conservaient dans le Shéol une ombre de vie qui n'attendait que le puissant Souffle de Yahvé pour se réveiller (Ps 88,11-13). Yahvé pourrait-il oublier à jamais ses créatures dans le lieu de la mort, alors que le don de la vie est un acte d'amour tout gratuit ? Telle est la foi dans l'amour du Dieu Créateur qui introduit dans le livre de la Sagesse la croyance à l'immortalité, au motif que Dieu veut le salut de tous les êtres qu'il a créés : "Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants. Il a tout créé pour que tout subsiste" (Sg 1,13-14), "Oui, tu aimes tous les êtres, et n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait (...). Mais tu épargnes tout, parce que tout est à toi, Maître ami de la vie, toi dont le souffle impérissable est en toutes choses (Sg 11,23 - 12,1). Ainsi l'intelligence de l'acte créateur comme dessein d'amour rend la résurrection des morts pensable et croyable en tant que destination universelle de l'humanité. Ainsi la foi biblique confirme-t-elle la croyance universelle des païens qui l'avait précédée.

Saint Paul avait médité l'enseignement du livre de la Sagesse sur la foi des païens au Dieu créateur et sur la perversion qui s'en était suivie (Rm 1,20-23). Il en avait retransmis le message salutaire : "Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité" (1 Tm 2,4). Et c'est sous l'horizon de la restauration universelle qu'il proclamera Jésus "Principe, Premier-né

d'entre les morts, en qui il a plu à Dieu de réconcilier toutes choses (*ta panta* : l'univers), par lui et pour lui, sur terre comme dans les cieux" (Col 1,18-20).

## 2) *La résurrection de Jésus*

J'aborde maintenant pour lui-même le problème de la résurrection de Jésus, dont j'ai voulu tracer d'abord le cadre général d'intelligibilité. Il n'y a d'intelligible que ce qui est universel ou universalisable. La résurrection de Jésus ne l'est pas en tant qu'événement singulier, sauf à la considérer comme fondement de la restauration universelle de la nature humaine et cosmique, ainsi que le fait Paul. Je crois, en ce sens, à sa "nature physique", sans me cacher les difficultés qui peuvent la rendre "incroyable". J'en examinerai deux, qui tiennent, la première à son historicité, la seconde à sa corporéité.

"Physique" peut d'abord être pris au sens d'un fait réel, d'un événement constatable et constaté : la résurrection de Jésus a-t-elle eu lieu effectivement ?, ou son annonce se réduit-elle à la signification que Pierre lui a donnée en disant aux Juifs : "Ce Jésus que vous aviez crucifié, Dieu l'a fait Christ et Seigneur" (Ac 2,36) ? Ainsi est posé le problème, âprement discuté depuis plus d'un siècle, de l'historicité des récits évangéliques, doublé d'un problème épistémologique tout aussi sérieux : mais qu'appelle-t-on historique ? Je me bornerai à deux réflexions.

La résurrection de Jésus est par essence un mystère de foi ; or, ce qui relève du croire n'est pas de l'ordre du voir ni du savoir. La vérité de cet événement, c'est bien que Jésus a repris vie en Dieu, qu'il a été "établi Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de Sainteté en vertu de sa résurrection d'entre les morts" (Rm 1,4), car "Dieu l'a surélevé et gratifié du nom qui est au-dessus de tout nom" pour qu'il soit "proclamé Seigneur à la droite de Dieu le Père" (Ph 2,9-11). Cette vérité de la résurrection échappe évidemment aux constatations de l'historien. Ajoutons que Jésus a tout fait pour y échapper : il n'a pas repris le cours de sa vie terrestre, il ne s'est pas produit en public, malgré l'envie de ses disciples (Jn 14,22), il est seulement apparu à quelques témoins choisis d'avance par Dieu (Ac 10,41), il a moins été vu qu'il ne s'est montré de lui-même à qui il voulait. Encore faut-il préciser que l'annonce de la résurrection de Jésus n'a jamais eu pour seul but de raconter et d'attester le fait, mais de faire croire en lui, à sa personne telle qu'elle est présentée dans les évangiles, à ses enseignements qui y sont recueillis, car la foi dans sa résurrection n'est salutaire que pour ceux qui se croient impliqués en elle et qui veulent le suivre et se laisser entraîner par elle jusqu'au Père : rien de cela ne relève des observations ni du discours de l'historien, ni donc des certitudes historiques.

Cependant, les évangélistes et les apôtres ont entendu certifier le fait de la résurrection, en témoins bien informés et de bonne foi, ils ont même établi des listes d'apparitions de Jésus (1 Co 15,3-8), précisé en quelles circonstances et de quelle façon elles ont eu lieu, comment ses disciples ont fait l'expérience de sa présence au milieu d'eux, se sont sentis interpellés, relevés, bousculés, poussés par lui sur les routes du monde pour lui recruter de nouveaux disciples. La résurrection de Jésus est ainsi entrée dans le discours des hommes, et par conséquent dans leur histoire ; mêlée au discours des croyants, elle a développé son effectivité et son dynamisme dans la réalité de l'histoire humaine. Cela n'est guère contestable, quoique cela n'oblige personne à y ajouter foi pour sa part. L'historien Paul Veyne s'est demandé si les Grecs, ces grands rationalistes, avaient cru à leurs mythes. Sans aucun doute, répond-il, en ajoutant : il y a et il y a eu bien des manières, diverses et successives d'écrire l'histoire, de recueillir ou retranscrire une tradition historiographique, de comprendre une vérité historique, de tenir l'historicité d'un même fait. Sans tomber dans le relativisme historique, on peut admettre qu'un chrétien, après un examen critique des récits concernant la résurrection de Jésus, se persuade qu'il est raisonnable de croire à la réalité du fait, tandis qu'un incroyant de bonne foi n'y parviendra pas, car il est difficile de croire à un fait dont le sens nous échappe, et le sens de l'histoire n'est accessible qu'à celui qui s'y engage.

Finalement, Jésus n'est réapparu après sa mort que pour s'absenter de l'histoire et notifier son absence définitive. Ce faisant, il permettait à ses disciples de prendre sa place, il les poussait sur le devant de la scène pour qu'ils poursuivent l'histoire qu'il avait commencée, et il effectuait ainsi sa rentrée, non dans le phénomène de l'histoire, mais dans son intériorité secrète, dans l'histoire que vit anonymement la masse des hommes, celle qui est faite de leurs travaux et de leurs amours, de leurs souffrances et de leur mort, celle qui les rassemble tous dans une destinée commune et mystérieuse, à travers laquelle Jésus inscrit son propre trajet vers le Père qui ne s'achèvera qu'à la fin des temps. Sa résurrection est un événement historique en ce sens qu'elle fait de l'histoire.

Un second motif de tenir sa "nature physique" pour "incroyable" vient de sa réalité corporelle : Jésus est-il ressuscité avec le même corps dans lequel il a vécu sa vie terrestre ? Oui, répond le dogme chrétien, dans son propre corps, mais transformé, ainsi que le dit Paul, devenu spirituel, glorieux, céleste. Soit, mais alors comment a-t-il pu se faire voir et entendre, et même manger avec ses disciples, alors que ce corps, devenu immatériel, ne pouvait plus tomber sous nos sens ? Quel crédit, du coup, pouvons-nous accorder aux récits évangéliques des apparitions du Ressuscité ? Devrions-nous concéder qu'ils affirment sa résurrection corporelle

parce que les Hébreux ne savaient pas distinguer le corps et l'âme à la façon des Grecs, et la ramener à l'immortalité de l'âme ? Mais les premiers chrétiens, qui étaient majoritairement de culture grecque, ont refusé cette dichotomie, en arguant que l'homme ne renaîtrait pas en parfaite identité à lui-même s'il devait abandonner à la mort la moitié de son être terrestre. Avec raison, car nous-mêmes, aujourd'hui, qui ne concevons plus l'âme et le corps comme deux principes substantiels numériquement distincts, mais en tant qu'ils constituent un seul et même être indivisible, à la fois spirituel et corporel, nous serions incapables de penser une résurrection qui résulterait de la dislocation de notre identité vivante. Les théologiens médiévaux ont su expliquer, plus tard, que Jésus avait repris son corps terrestre en tant que principe d'individuation, mais délivré de toute matérialité, de telle sorte qu'il ne pouvait plus, à la vérité, être vu, touché et entendu, mais qu'il gardait cependant la puissance d'imprimer dans les sens spirituels des disciples la représentation, l'image, l'empreinte visuelle, tactile, auditive du corps qu'ils avaient vu, touché, entendu, ainsi qu'ils l'ont raconté en toute véracité. Nous aussi, aujourd'hui, qui réfléchissons à la même perpétuelle énigme de l'être humain, corps pensant et parlant, doué d'affectivité et de mobilité, nous comprenons que la présence d'un individu à un autre est autant spirituelle et intérieure que corporelle et extérieure, faite de reconnaissance et de réminiscence autant et même plus que de contact physique et actuel. Nous devrions donc être capables de penser que Jésus, ressuscité dans une corporéité nouvelle, s'est fait reconnaître des disciples, non sous des apparences sensibles, mais par l'acte même de leur apparaître, de se mettre en rapport avec eux comme il le faisait jadis, par la puissance relationnelle de son être-avec-les-autres demeuré identique à ce qu'il était. Il n'était pas vu, touché, entendu par le visible, le tangible et l'audible de son corps terrestre, mais il se faisait reconnaître selon l'invisible, l'intangible et l'inaudible de ce même corps dont ses disciples avaient appris à percevoir l'identité secrète, le mystère de son moi profond.

Quand Jésus se présentait à eux, ils l'entendaient dire "c'est moi" et le voyaient s'asseoir à leurs côtés, ils l'entendaient et le voyaient, non par leurs sens externes, mais par l'esprit qui tapisse et innerve nos organismes sensoriels et qui; toujours en éveil, capte et rassemble tout ce qui se passe à la périphérie du corps pour le synthétiser et le conceptualiser en pensée au-dedans du corps, dans l'intériorité de l'être physique. Aussi bien tout ce que les disciples ont rapporté des visites du Ressuscité - dans des récits, avouons-le, souvent incohérents et maladroits - se résume à dire : "Celui qui avait été mis à mort est redevenu vivant", comme Pierre l'a proclamé le jour de la Pentecôte. Le plus remarquable de ces récits est leur extrême sobriété : Marc, dans sa rédaction première qui ne fait pas mention d'apparitions, se borne à signaler le tombeau vide, pour signifier qu'il n'était

pas au pouvoir de la mort de garder Jésus captif (Ac 2,24) ; Matthieu et Jean (sans le chapitre 21) ne font état que de rares et brèves visites, étirées sur quelques jours sinon un seul ; Luc, plus prolixe, croit savoir que Jésus est resté quarante jours durant auprès de ses disciples pour les entretenir du Règne de Dieu (Ac 1,3), mais n'a rien relaté de ces entretiens. Par contre, ces récits ne cachent pas la stupeur des disciples surpris par l'irruption de celui qu'ils croyaient mort et leur réaction première, et parfois longue, d'incrédulité. Cet aveu signifie qu'ils se sont sentis contraints par l'évidence interne de ce qu'ils jugeaient en eux-mêmes incroyable. Ce qui leur a rendu l'incroyable croyable, c'est la lumière de la foi qui leur faisait expérimenter qu'ils vivaient maintenant de la vie du Ressuscité.

Comment passer de l'incroyable au croyable ? C'est la question posée pour tout ce cycle de conférences. Je conclus la mienne en y répondant.

### 3) "Croire de l'incroyable, pourquoi ?"

On pourrait objecter que, à bien y réfléchir, personne ne croit à de l'incroyable, car ce serait un aveu de déraison, mais on tient pour croyable ce qu'on tenait auparavant pour incroyable et que d'autres rejettent toujours à ce titre. Un changement de motivation est donc survenu pour passer de l'incroyable au croyable. Aussi bien la question "croire de l'incroyable" ne porte pas sur le *comment* ? mais sur le *pourquoi* ? Dans les réflexions qui précèdent, je n'ai pas cherché à expliquer *comment* s'est faite la résurrection de Jésus pour la rendre croyable, mais seulement à la rendre pensable. Jésus, reprochant aux disciples leur incrédulité, les renvoie aux Écritures, où ils auraient dû apprendre, d'après lui, *pourquoi* il devait mourir et ressusciter, car ce *pourquoi*, mais non la chose elle-même, y était écrit. Voilà aussi pourquoi j'ai commencé ma conférence en ouvrant les écritures de l'humanité, qui racontent que les hommes, depuis la nuit des temps jusqu'à la nuit du Golgotha et au-delà, ont cru, confusément mais inlassablement, à une vie après la mort. Qu'y a-t-il de plus incroyable : qu'un mort reprenne vie, ou le fait qu'on ait cru cela possible avant que cela ait eu lieu ? Ce fait incroyable, qui est la matrice de l'histoire humaine comme le grain de blé qui pourrit en terre porte la moisson future, a rendu croyable qu'un événement de résurrection se soit produit dans cette histoire pour la conduire à son accomplissement en vie éternelle. - Mais croyable, jusqu'à quel point ?

Julia Kristeva a intitulé l'un de ses livres : *L'incroyable besoin de croire*. Elle parle d'un croire purement anthropologique, d'un besoin essentiel et primordial, celui de croire à l'autre, à la parole de l'autre, et de lui adresser la parole pour qu'il me réponde et me la rende. Le besoin de croire fait l'acte de parler, le parler fait

l'être humain. Tous les phénoménologues de notre temps ont réfléchi au rapport fondamental de la parole à la relation interpersonnelle et au lien social ; ce rapport relève du croire. Maurice Merleau-Ponty va jusqu'à parler de la "foi perceptive" à l'univers, en expliquant que l'homme n'a jamais affaire qu'à un univers humain, humanisé, parce que d'avance vu, écouté, parlé, habité, travaillé par d'autres hommes, de telle sorte que nos perceptions de l'univers nous viennent à travers celles des autres, ainsi que la langue pour les communiquer des uns aux autres, une langue qui est donnée à la naissance, d'avance pourvue d'intentions et de significations qui nous permettent de nous comprendre les uns les autres, en définitive parce que nous faisons confiance, nous croyons les uns aux autres.

Or, la parole est, à l'image de l'être humain dont elle est l'expression, chose à la fois corporelle et spirituelle, souffle matériel et cosmique qui porte mon esprit et ma pensée dans l'autre et qui, circulant de l'un à l'autre à travers l'univers, rassemble les hommes entre eux et avec les choses en "un immense individu", ainsi que le dit Merleau-Ponty. D'autre part, explique Émile Benveniste, l'homme ne se constitue en personne que dans l'acte de dire "je", de parler à un autre, qu'il contribue à faire devenir personne en lui disant "tu", ce qui provoque l'autre à lui répondre en disant "je" à son tour. Ainsi l'échange de paroles est sortie de soi vers l'autre et, réciproquement, de l'autre vers moi. Ainsi l'acte de parole par lequel je constitue mon identité personnelle, spirituelle et corporelle, est l'acte de m'en dessaisir et de la disperser dans les autres et dans l'univers, mais aussi de donner l'hospitalité en moi aux autres et à toutes choses. Tout cela est mort et résurrection. Tout cela relève de l'acte de croire, c'est de l'incroyable qui devient croyable par l'expérience qu'on en fait.

Jésus ressuscite en disant "c'est moi", dans un acte de parole où il reprend toute son identité personnelle, celle qu'il a reçue de Dieu à travers l'histoire d'Israël et des Nations et celle qu'il s'est donnée à lui-même à travers ses relations à Dieu et aux autres ; et, dans ce même acte de parole, il transfère son identité à la fois en Dieu son Père et en tous ceux dont il fait son "corps", ceux qui se confient à lui et à qui il donne de devenir fils de Dieu par participation à sa vie renée de Dieu. Semblablement, nous ressusciterons au dernier jour et nous ressuscitons chaque jour dans la "nature physique", spirituelle et corporelle, que nous nous donnons et que nous recevons, les uns aux autres et les uns des autres, par nos échanges de paroles, par cet immense entretien qui fait et que fait l'histoire humaine. L'expérience de se faire, se défaire et se refaire par la parole échangée des uns aux autres rend croyable le transfert dans le Christ, en qui Dieu régénère l'univers, de l'identité personnelle, que nous construisons péniblement dans l'histoire sans jamais la posséder pour elle-même.



Mais le croyable n'est pas encore l'acte de croire. L'un et l'autre viennent de l'expérience vécue et réfléchie, mais pas de la même expérience. Le croyable naît de l'histoire assumée au risque de s'y perdre. Mais seule l'expérience de la vie évangélique conduit jusqu'à l'acte de croire à la résurrection de Jésus, c'est-à-dire de se confier à l'histoire qui l'a conduit à la mort.